

Marine Le Pen

*À contre flots*



**Pour commander :**  
**[www.boutique-fn.net](http://www.boutique-fn.net)**

## Chapitre I

### Bienvenue dans un monde sans pitié

C'est le froid qui m'a réveillée.

À moins que ce ne soit le silence.

Un silence de mort, assez assourdissant pour arracher à son premier sommeil une petite fille de huit ans.

Il est quatre heures moins le quart du matin.

Hier, jour de Toussaint, nous sommes allés dîner chez des amis de mes parents. Je me suis endormie peu après le dessert et ma mère m'a couchée dans une chambre à côté.

Vers deux heures, nous sommes retournés chez nous, au 9 Villa Poirier, dans le XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. C'est une impasse qui donne dans la rue Lecourbe, à mi-chemin entre le métro Sèvres-Lecourbe et la mairie. Nous y occupons deux appartements, l'un au quatrième où logent mes parents,

l'autre au cinquième où je couche avec mes deux sœurs. Les duplex ne sont pas encore à la mode et le terme serait de toute façon impropre puisque les deux appartements ne communiquent pas : pour aller de l'un à l'autre, il faut emprunter l'escalier de l'immeuble. Un heureux hasard a fait que, lorsque je suis venue au monde – troisième et dernière fille –, le petit appartement du cinquième s'est libéré. Mon père a saisi cette opportunité pour mettre sa famille un peu plus au large, d'où l'extension du domaine familial et la juxtaposition, sur deux étages, du royaume des enfants et de celui des parents.

Nous avons chacune notre chambre, là-haut, et une salle de bains. Nous y montons pour faire nos devoirs, pour jouer, pour dormir. On vient d'ailleurs de les refaire, ces chambres. Les travaux sont juste terminés, ça sent la peinture et le papier neuf. Quand je me couche, Yann et Marie-Caroline dorment déjà.

Yann – elle a douze ans à l'époque, et Marie-Caroline seize – est allée faire un baby-sitting chez nos voisins, les parents du petit Guillaume, un bébé d'un an. Elle devait en théorie rester chez eux, mais elle a finalement retraversé le palier pour venir se glisser dans son lit.

Sans qu'elle sache pourquoi, elle n'était pas tranquille...

Il me semble que je viens juste de m'endormir quand je suis réveillée en sursaut, saisie par le froid et cet étrange silence. Je vais me lever lorsque je m'aperçois que mon lit et ma chambre sont parsemés d'éclats de verre. Mais le plus saisissant, c'est cet incroyable silence, si épais, si dense. Et puis, comme si la vie revenait par bribes, déchirant une matière cotonneuse, un cri : « Marine, ne bouge pas ! ».

C'est Yann. Impérieuse.

Je l'entends mais je ne la vois pas.

Une sorte de fumée blanchâtre et âcre flotte dans la pièce. Le temps de lui demander si je peux m'asseoir sur mon lit, Yann surgit. Marie-Caroline aussi, qui vient d'escalader une armoire pour s'extirper de sa chambre. Il y a des bris de verre partout, des gravats et surtout le froid qui monte de ce trou, béant, par où semble avoir disparu l'escalier. Y a-t-il eu un tremblement de terre ? Est-ce que l'immeuble va finir de s'effondrer ? Est-ce que nous allons tous mourir ? Sommes-nous les seules survivantes ?

Nous voilà maintenant toutes les trois sur le lit de Yann, mortes de peur. Agenouillées, grelottantes, les mains jointes, nous nous mettons à prier, avec la ferveur du désespoir : « Je vous salue Marie... », quand on entend la voix de notre père qui crie

depuis l'étage du dessous : « Les filles ! Les filles ! Est-ce que vous êtes vivantes ? » C'est Marie-Caroline qui répond : « Oui, oui, nous, on est là. On n'est pas blessées ! » Il appelle maintenant les voisins : « Monique, est-ce que vous êtes blessés ? » C'est Bernard, le père du petit Guillaume, qui répond d'une voix blanche : « Pour nous ça va, mais le bébé n'est plus là. Sa chambre a été soufflée ! »

Soufflée, comme les cloisons des appartements, comme l'escalier qui n'est plus qu'un immense trou sombre. Les vingt kilos de dynamite qui ont éventré l'immeuble l'ont transformé en une maison de poupée : il n'y a plus de murs, on a vue sur toutes les pièces. Dieu merci, la construction à l'ancienne nous a tous protégés : les chambres étaient les pièces les plus éloignées de l'escalier, sans quoi...

Mais le bébé, ce bébé auquel nous sommes si attachés ? Pour moi, il est mort, c'est une certitude.

Commence alors l'attente dans l'appartement dévasté, qui nous paraît glacé comme une morsure.

Au bout de ce qui nous semble une éternité, les pompiers retrouvent le petit Guillaume dans la cour.

C'est un véritable miraculé. Projeté du cinquième étage avec son matelas qui a amorti la chute — il y était attaché par une « gigoteuse » —, il est tombé sur un arbre et n'a qu'un bras cassé. De même, les deux petites filles du troisième ont dû la vie sauve à une

poutre d'acier qui s'est mise en travers de leurs lits et les a protégées des dix tonnes de gravats amoncés sur leur tête.

Tous énuméreront, une fois sortis de là, les miracles successifs qui leur ont sauvé la vie, et de fait, *Le Parisien* du 3 novembre 1976 titrera sur « Le Miracle de la Toussaint ». Douze appartements en miettes, pas un blessé sinon le bébé, qui n'en conservera pour tout souvenir que son certificat pour le moins précoce de parachûtisme et un surnom affectueux que lui donnera mon père : « le mutant ».

Les pompiers, enfin, nous récupèrent dans leur nacelle. Ils ont évacué les autres par la grande échelle, nos parents compris, mais nous, nous sommes trop jeunes pour prendre un tel risque depuis le cinquième étage.

Nous voilà donc dans la rue, un 2 novembre, en chemise de nuit et en chaussons, la seule chose qu'on ait pu attraper pour éviter de se blesser les pieds. Nos parents nous confient à des voisins, de l'autre côté de la rue, venus spontanément se proposer pour nous récupérer. Ils font partie des rares qui ont encore des vitres à leurs fenêtres. Et nous voilà plantées là, devant un chocolat chaud, chez des inconnus. Complètement perdues.

Nous ne savons toujours pas ce qui s'est passé, s'il y a des morts et des blessés, et moi, comme toutes

les petites filles, je me demande si nos animaux sont encore en vie. En fait, on retrouvera notre malheureux caniche Rainbow, littéralement « vitrifié » sur notre canapé pendu dans le vide...

Du champ de ruines qu'est devenu notre immeuble, plus rien : plus de cahiers, plus de papiers, plus de vêtements...

Pendant des jours, nos parents iront fouiller dans les gravats pour récupérer ce qu'ils peuvent : objets personnels, bijoux, albums photos... En pareilles circonstances, il y a toujours des pillards à l'affût. Ce qui n'est pas détruit a parfois été projeté très loin, comme cette mallette de mon père qu'on nous a rapportée ; à l'intérieur un album, justement, retrouvé rue Lecourbe, dans lequel figuraient des photos de nous trois prises dans le bain. Nous – les trois sœurs – étions mortifiées à l'idée que ces photos aient pu être dispersées à tous les vents !

En ce matin du 2 novembre 1976, nous n'avons plus de toit.

La municipalité n'a pas ouvert le gymnase à côté pour héberger les familles sinistrées, ni dépêché de psychologues en blouse blanche pour une « cellule de soutien ». À chacun de se débrouiller comme il peut avec son malheur. C'est donc l'ami intime, Jean-Marie Le Chevallier, qui nous offre l'hospitalité et

accueille toute la famille chez lui pour plusieurs semaines.

Nos parents décident que mes sœurs et moi continuerons de nous rendre à l'école comme si rien ne s'était passé ; ils pensent que c'est mieux ainsi, qu'il ne faut pas ajouter de rupture au drame ; sans doute ont-ils raison sur le moment.

Toutefois, cette école nous paraît maintenant au bout du monde, notamment parce que, un jour sur deux, la vieille 104 Peugeot rouge de notre mère ne veut pas démarrer ; je garderai de cette guimbarde un souvenir cauchemardesque... Notre bon samaritain habite le XVII<sup>e</sup> et la traversée de Paris aux heures de pointe n'est pas, même à l'époque, une partie de plaisir. Il faut donc partir aux aurores. Et puis, surtout, je vais découvrir que l'école n'est pas le lieu de la compassion.

Cela, j'aurai l'occasion de le vérifier hélas, à de rares et notables exceptions près, tout au long de ma scolarité, toujours et encore, à cause non de ce que je faisais, bien ou mal, mais à cause de mon seul nom. C'est ainsi que ma sœur Yann, douze ans, la plus sensible sans doute de nous toutes, et une élève brillante – elle était alors en 4<sup>e</sup> – eut droit à une remarque foudroyante de son professeur de français. Devant faire une rédaction sur le thème « Racontez un événement de votre vie qui vous a profondément

marqué», cela quelques semaines seulement après l'attentat, elle fit bien évidemment le récit de cette nuit de cauchemar. Ce qui lui valut cette remarque : « Mademoiselle Le Pen, si je vous ai donné 15/20, ce n'est pas tant pour la qualité de votre copie bien trop excessive dans la forme, dans les mots et dans le fond, qu'eu égard au récent événement... »

Avait-il seulement idée, ce professeur, de ce que fut notre peur ?

Des amis qui nous hébergent, je ne sais, à l'époque, que ce qui peut intéresser une fillette de huit ans. Jean-Marie Le Chevallier est un intime de mon père, il vient souvent à la maison. Je sais qu'il « fait de la politique », notion absolument abstraite pour moi. Il vit alors avec une femme assez extravagante surnommée « Biquette » ; celle-ci s'évanouit deux ou trois fois par jour en prenant des poses théâtrales, ce qui nous fait, mes sœurs et moi, hurler de rire.

J'apprendrai que Le Chevallier, le même qui deviendra trente ans plus tard maire de Toulon, non sans embûches, est alors le directeur de cabinet de Jacques Dominati, secrétaire général des Républicains indépendants. Ce n'est pas rien à l'époque. Les R.I., comme on dit alors, c'est le parti de Giscard, lequel est à l'Élysée.

Il a fallu en réalité cette nuit d'horreur pour que je découvre que mon père, lui aussi, « faisait de la politique ».

Jusque-là je ne savais rien de lui, de l'homme public s'entend. Qu'il avait été député, qu'il avait fondé, quand j'avais quatre ans, un parti politique – le Front national – dont il était président, j'en ignorais tout. Et ce n'est pas le calicot apposé sur la porte de l'appartement, reproduction de l'affiche de la présidentielle de 1974, qui pouvait me renseigner. C'était une façon de se signaler un peu plus originale qu'une autre, voilà tout.

Mais là, à partir de cette nuit de Toussaint, je ne peux plus l'ignorer. J'entre de plain-pied dans la politique, et par sa face la plus violente, la plus cruelle, la plus brutale : les vingt kilos de dynamite qui viennent d'éventrer notre immeuble ont été posés pour tuer Jean-Marie Le Pen, sa femme, ses enfants, et ce en faisant fi des familles qui vivaient autour.

J'ai huit ans et réalise brutalement que mon père est quelqu'un de connu et qu'on lui en veut. Je comprends aussi que mon père peut mourir, qu'il risque de mourir, et ce qui est pire encore, de mourir parce qu'on veut le tuer.

J'ai huit ans.

Je me suis endormie la veille comme toutes les autres petites filles de cet âge. Mais au réveil, je ne suis plus une fillette comme les autres.

La thèse de l'attentat a été immédiatement confirmée. On a très vite informé mes parents que vingt kilos d'explosifs avaient été placés au 9 Villa Poirier, ce qui constituait «le plus gros attentat depuis la guerre».

Le 3 novembre 1976, l'explosion fait la une des journaux. *France Soir* écrit : «L'attentat contre Jean-Marie Le Pen a détruit douze appartements dans le XV<sup>e</sup>» et titre : «Un bébé tombe de cinq étages : il est sauvé par son matelas». *Le Parisien*, dans son éditorial publié en «une» écrit ceci : «L'attentat fait suite au congrès du Front national dont un voisin de l'enfant, M. Jean-Marie Le Pen, se trouve être le président. Un petit groupement politique peut-il encore tenir congrès ? La télé peut-elle rendre compte des déclarations de son président sans que tous les voisins tremblent pour leur vie et pour leurs biens ? C'est la question posée par l'attentat. Il n'y a pas de liberté sans sécurité. La "libéralisation", qui remet sans cesse en liberté "malfrats" et terroristes, détruit littéralement la liberté.»

Quels malfrats ? Quels terroristes ?

*Le Parisien* avait-il des informations ? Probablement pas, mais la question de la libération, anticipée ou non, du ou des auteurs de l'attentat ne s'est jamais posée pour la bonne raison qu'ils n'ont jamais été retrouvés. Ont-ils seulement été recherchés ? J'ose l'espérer, mais rien aujourd'hui encore ne permet de l'affirmer.

Mon père, lui, n'a en tout cas jamais reçu le moindre signe de solidarité ni de compassion des autorités. Pas plus d'ailleurs qu'un quelconque signe ou mot du chef de l'État, ni d'un membre du gouvernement, ni même du préfet de police. Pas le moindre courrier, pas l'ombre d'un télégramme. Seul un jeune conseiller municipal du XV<sup>e</sup> arrondissement s'était déplacé sur les lieux de l'attentat pour y rencontrer les victimes.

Le président d'un parti politique – certes pas encore significatif – avait frôlé la mort, son épouse, ses enfants et ses voisins avec lui ; un ancien député avait manqué de peu périr dans l'un des attentats les plus violents depuis la guerre (l'explosion avait coupé l'immeuble en deux et creusé un cratère de plus de vingt mètres de large) et nul ne s'en était ému outre mesure.

À croire qu'il est des victimes qui méritent leur sort... Et c'est là où, à l'âge des poupées, je prends

conscience de cette chose terrible et incompréhensible pour moi : mon père n'est pas traité à l'égal des autres, nous ne sommes pas traités à l'égal des autres. Bien qu'étant une enfant, je sens bien qu'une tentative d'assassinat contre un homme politique – même pas encore très connu – est un événement majeur, or celle perpétrée contre mon père et sa famille sera très vite classée et passée sous silence.

Personne n'y fera plus jamais référence. Je me rends compte, dès ce moment, que tout ce qui peut nous arriver n'entre pas dans une grille de lecture commune et "normale".

Cette "différence de traitement", que j'ai ressentie et intégrée dès après l'attentat, deviendra le moteur de mon aversion pour l'injustice. C'est une idée qui est entrée en moi avec l'idée de la mort, la certitude qu'elle peut frapper n'importe quand, particulièrement mon père.

J'ai longtemps vécu dans la peur qu'il lui arrive quelque chose... En réalité, je suppose que je n'arriverai jamais à me libérer de cette peur pour lui, inscrite dans la chair de la petite enfance. Il faut dire que si mes parents se sont toujours refusés à prendre des précautions particulières – les seules qui seront prises le seront par l'État au moment de l'affaire de Carpentras – nous n'en avons pas moins

vécu dans un constant climat de violence à notre  
encontre. Les menaces de mort, dans la vie de la  
famille Le Pen, c'est par vagues : il y en a toujours un  
petit peu, et parfois il y en a beaucoup.

Je vis donc vraiment, depuis ce moment, avec la  
conscience du danger. Je sais que nous avons face à  
nous des gens qui n'hésitent pas et qui n'ont pas  
hésité, par cet attentat, à risquer la vie de dix famil-  
les pour tuer une seule personne.

Cela va devenir un élément majeur de mon envi-  
ronnement, de ma propre construction. C'est encore  
ce qui fait qu'aujourd'hui j'éprouve une aversion  
radicale pour le terrorisme, que je considère  
comme la forme la plus vile du combat politique,  
que nulle cause au monde ne peut justifier. Certes, je  
sais fort bien qu'il est des situations dans lesquelles le  
seul mode de combat possible – c'est en tout cas ce  
que prétendent ses adeptes – paraît être la violence,  
mais le principe du terrorisme, c'est quand même de  
s'en prendre à des innocents. C'est là ce qui me  
révolte au plus haut point, aussi parce que je l'ai  
vécu enfant. La démarche consistant à faire sauter  
des infrastructures, des constructions symboliques,  
est différente de celle qui consiste à frapper des  
populations de manière aveugle. Quant au terro-  
risme « ciblé », je n'y crois pas. Au contraire.  
Quand on tue Rafic Hariri, pour citer un exemple

récent, on atteint aussi tous ceux qui sont autour, car le but est bien de semer l'effroi et la terreur.

Dans le cas de l'attentat de la Villa Poirier, l'objectif était, je suppose, de terroriser un groupe, celui des amis politiques de Jean-Marie Le Pen. Mais ce que je veux dire ici, c'est que l'acte terroriste, quand on a eu à l'affronter, est un crime qui continue et vous poursuit, et c'est en cela qu'il est redoutablement efficace. On est resté en vie, oui, mais on garde la peur au ventre. C'est une gangrène qui gâte tous les actes de la vie, particulièrement pour une petite fille. On perd ses camarades, ses amis. Les copines n'ont plus le droit de venir dormir à la maison parce que leurs parents ont peur, peur qu'il y ait une bombe, peur pour la vie de leur enfant. Insidieusement, l'onde de choc continue de se propager.

La peur de l'attentat crée un cordon sanitaire autour de vous : il ne faut pas vous fréquenter. Le Pen est un homme dangereux parce qu'il est une cible. Voilà l'équation créée à ce moment de notre existence par l'attentat.

Voilà avec quoi il nous a fallu vivre et compter à partir de là.